

Tabitha Spender
Lycéenne mal dans sa peau

La vie est un fardeau

Ma vie, c'est ça : Spring Flowers, un petit quartier résidentiel, dans la banlieue de Summerville, bien tranquille : le shériff McNulty est vétéran du Viêt-Nam, et jure ses grands dieux qu'il saura recevoir le premier négro qui s'aventurera pour voler un autoradio ou égorger une honnête mère de famille, comme ça, sans raison, qui irait ensuite, après avoir titubé quelques pas, s'abattre par terre et se vider de son sang dans le caniveau où chaque matin, madame Spencer passe le balai pour chasser les feuilles mortes d'automne.

Il y a aussi l'église, ou plutôt l'Eglise, petite bâtisse de bois blanc qui a été construite à cette taille pour recevoir exactement soixante-quatre fidèles, pas un de plus, pour qu'on ait toujours l'impression qu'elle soit pleine à craquer. Le dimanche, soixante-quatre personnes vêtues de leurs plus beaux habits viennent, en souriant, prier la grâce de Dieu et fêter le Christ ressuscité. Une belle preuve de l'existence de Satan.

Papa se dit bon américain. Il travaille honnêtement à vendre des grosses voitures, de celles qui polluent la planète, de celles pour qui on va faire la guerre en Irak au lieu de faire un kilomètre à pied ; de celles pour qui le négro tant redouté par le shériff McNulty n'hésiterait pas à descendre sur Spring Flowers avec ses acolytes pour ne pas avoir l'impression d'être passé lui aussi à côté du rêve américain. En fait, papa travaille pour les japonais de Toyota et pour que maman puisse s'acheter la dernière crème anti-rides, celle qui respecte la douceur de la peau, efface même les petites ridules au coin des yeux, n'a pas été testée sur animaux et dont le flacon vaut une journée de salaire.

Je pourrais décrire Maman comme la reine dans Blanche Neige, mais ça ferait de moi une princesse Disney, et j'ai déjà assez de mal à supporter la vie comme ça. Plus que la Bible, ses textes sacrés sont les magazines qui lui expliquent comment se préparer à être la femme de l'an 2000, et ceux qui lui démontrent qu'elle est une mère formidable. Le plus important pour elle est ce que les gens vont penser d'elle sur tous les aspects, de son apparence à la bonne tenue de sa famille. Pour elle, je suis une ride indélébile sur le visage épanoui des Spender. Elle a bien essayé de me faire voir un psy en pensant que ça ira mieux ensuite, sans se rendre compte que le problème ne vient pas de moi, ni d'elle, mais du système qui réduit les individus en une pâte informe, de la même pâte dont monsieur Spencer, le voisin d'à côté, fait les beignets qui font de l'Amérique un pays gros et gras.

Papa lit la Bible. D'après lui, ça fait cinq mille ans que tout le monde la lit et en applique les préceptes, et le monde ne s'en porte pas plus mal. Il paraît qu'il est écrit dans la Bible explicitement qu'il ne faut pas écouter de Nirvana, ni porter de minijupes, et que la damnation éternelle attend ceux qui ne pratiquent pas d'activité sportive ou refusent d'aider leur mère à mettre la table. Papa est très croyant, et il voudrait que tout le monde soit comme lui. Papa a même réussi à convertir Zacharie, mon grand frère, à force de prêches, de sermons et d'interdictions de

sortie. Pauvre Zacharie, il dit qu'il a trouvé le Seigneur et qu'il est heureux, mais on ne peut pas être heureux en mettant sa vie entre les mains d'un Dieu de miséricorde pour qui on affame les habitants du Tiers-Monde qui ont échappé à nos bombardements. Mais au moins, Zacharie ne me force pas à prier pour me faire pardonner mes péchés quand j'essaie juste de vivre ma vie. Je le trouve même plus détendu sur ces sujets quand il est avec Eliott et moi, mais ces moments deviennent de plus en plus rares.

Parmi ces liens du sang, ce même sang que je voyais couler hier sur la faïence blanche des toilettes, il y en a un qui partage avec moi d'être à l'écart du monde des hommes, déjà presque dans celui des damnés. Eliott. Moi, au moins, je partirai un jour de cette maison, mais lui ne pourra jamais quitter son fauteuil roulant payé par une œuvre de bienfaisance lancée par nos voisins dont le but véritable était de montrer à chacun une générosité hypocrite. Nous avons chacun notre fardeau à porter, mais lui est encore jeune, je ne peux pas lui dire que ça s'arrangera avec le temps. Alors, le plus souvent, je lui parle de tout et de rien, je sais qu'on se comprend, lui et moi.

Je devrais être contente de quitter cet univers trop propre pour aller au lycée de Summerville, mais ce sont les mêmes gens qu'on y retrouve. Les mêmes puceaux prépubères qui bavent sur mon passage, les mêmes footballeurs débiles qui comprennent pas qu'on puisse s'habiller en noir, les mêmes pétasses décolorées qui sont jalouses de la liberté que je représente, les mêmes profs vicieux qui perpétuent les mêmes rapports de domination qu'au temps de l'esclavage. Dans ce bahut, on a des cours sur Jésus, sur les bienfaits de l'abstinence, sur la façon dont l'homme a été créé. Si je pouvais me casser définitivement, quitter ce monde qui n'est qu'un suaire de douleur sous lequel s'ébattent des défunts en devenir, je le ferai, mais je ne suis qu'une succube à qui on a coupé les ailes, qu'une âme morte promise à la damnation qui erre sur ces terres désolées, qu'un ange tombé du paradis condamné à une souffrance éternelle. C'est ce que je réponds à ces cons de footballeurs : je porte le deuil de la vie que j'aurais aimé avoir.

Jeux d'enfants

Malgré les différends qui peuvent nous opposer avec les voisins, on a été obligé de composer avec leurs enfants. On a bien compris que la rivalité entre nos pères était la leur et on ne voyait aucune raison de reproduire ce schéma. On a même notre jeu à nous, initialement conçu par Zacharie et Sarah, même s'il sont devenus trop vieux aujourd'hui et n'y jouent plus. Il s'agit d'un UNO un peu spécial, où à la fin le gagnant, donc le premier qui n'a plus de carte, doit proposer un "Action ou Vérité" au perdant, c'est-à-dire la personne qui est la dernière avec des cartes en main.

Autant les sujets sont libres pour Vérité, autant il y a quelques règles à respecter pour Action. Déjà, il est interdit de se dédouaner si on se fait prendre en se cachant derrière l'excuse du jeu. Ensuite, il est interdit d'imposer un gage où la personne doit faire une bêtise où elle est obligée de se faire prendre. Par exemple, on ne peut pas

demander à quelqu'un de courir tout nu autour du temple à la sortie de la messe, mais en revanche on peut tout à fait lui demander d'enflammer une crotte de chien dans un sac devant la porte du maire. Il faudra par contre courir assez vite pour ne pas se faire prendre. Cela exclut Eliott des gages les plus risqués.

Jusque là tous les gages ont été relevés, même si certains pouvaient paraître cruels parfois. Le pire que j'ai subi fut lorsqu'Eliott m'a demandé de m'habiller en rose pendant une journée de cours. Dans son esprit malade rempli par les programmes TV puritanistes, il devait penser que ça me rendrait heureuse, mais ce fut le pire des calvaires. Pour ma part je ne suis jamais très inspirée, par exemple quand j'ai demandé à Marie-Beth de remplacer le shampoing de sa mère par du dentifrice.

Lors du dernier Halloween, nos parents étaient à un concert paroissial. Ils ont tenté de nous faire venir mais on a réussi à faire céder mon père en faisant comprendre à Eliott que ça signifiait qu'il ne pourrait pas faire la tournée du quartier pour avoir des bonbons. Dès qu'il s'est mis à pleurer, c'était gagné. Mary-Beth fut bien entendu chargée du baby-sitting et Jason et moi en avons profité pour esquiver cette galère également.

Devant un gosse en fauteuil roulant, les gens ont vite tendance à se montrer généreux, comme si ça avait plus de valeur morale. La citrouille en plastique d'Eliott fut rapidement remplie, et la soirée était encore jeune. Aussi, j'ai proposé aux autres de faire une séance de spiritisme. Mon frère et Jason étaient super enthousiastes mais Mary-Beth se fit prier. Je suis certaine que ce n'était pas parce qu'elle était vraiment réfractaire, mais surtout parce qu'elle voulait une fois de plus jouer sa princesse.

Je m'étais bien renseignée et surtout entraînée pour réaliser une séance de Ouija. Malheureusement, cela n'avait jamais fonctionné réellement jusque-là, mais c'était parce que je ne rassemblais pas assez d'énergie mystique. Seulement à quatre, cela changeait la donne. En plus, j'ai insisté pour que nous allions à l'ancien cimetière, celui près d'Autumn Lake, juste à côté du terrain vague qui sert de décharge sauvage et d'abri pour les junkies venus pour profiter d'un moment d'euphorie éphémère.

L'air était lourd, comme chargé de la présence des forces occultes. Une fois les préparatifs terminés, je commençais à incanter, à ordonner aux forces des ténèbres de nous répondre. Par trois fois j'ai appelé les Seigneurs des Abysses, et par trois fois ils restèrent silencieux. Agacée, Mary-Beth lâcha que ceux-ci ne devaient pas encore s'être fait installer l'Internet. C'est alors que la goutte où nous avions tous posé notre main commença à bouger comme pour répondre à sa provocation. Chacun se regarda, comme pour deviner qui était celui ou celle qui jouait un tour aux autres, mais tout le monde avait le même regard surpris.

Le message de la planche se dessinait au fur et à mesure. L'entité en présence nous adressa ses "salutations". Je pris alors l'initiative de lui demander qui elle était, et sa réponse fut "La Faucheuse". Personne n'osa alors dire quoi que ce soit. Même Jason avait perdu son petit rire qu'il gardait toujours en coin. Alors la goutte reprit son mouvement, demandant "Qui me rend visite?". Sans nous concerter, nous savions tous que la personne qui se présenterait serait emmenée par la Mort en personne. C'est alors que Jason eut l'idée de donner le nom de Mr Jenkins, le proviseur irascible du lycée que tout le monde détestait. L'entité posa une dernière question : "Êtes-vous sûrs?" et chacun notre tour, nous avons dit oui.

Lorsque Mary-Beth, la dernière à conclure, prononça son approbation, la foudre frappa un peu plus loin, ce qui nous fit sursauter. Nous venions de conclure un contrat avec la Mort en personne, et nous venions de condamner le vieux Jenkins. Dans la panique, j'ai jeté ma planche au loin comme pour empêcher que cela ne se produise, ce qui était stupide car le pacte était déjà passé et ne pouvait être rompu. Nous sommes rentrés sans demander notre reste, terrifiés par ce qui venait de se passer. Chacun relativisa comme il put pour réussir à trouver le sommeil, mais moi je savais qu'on avait dérangé des puissances insondables.

Le week-end passa sans que nous ne parlions de ce que nous avions fait dans ce cimetière. Néanmoins, le lundi nous apprenions à notre retour au lycée la mort du proviseur Jenkins dans un accident de voiture. Nous n'avons eu aucun détail, comme si les adultes tentaient de nous cacher des éléments étranges. Le soir même nous en avons discuté entre nous, car nous savions que nous étions responsables tous les quatre et que nous avions du sang sur les mains. Mary-Beth tentait tant bien que mal de relativiser, en disant que cela ne pouvait être qu'un accident, mais elle était trop nerveuse pour que cela soit vraiment sincère. De son côté, Eliott voulait que l'on aille se dénoncer, prétextant que quand il avouait une bêtise, on le grondait, mais qu'on le félicitait pour avoir été honnête, et on ne le punissait pas. Jason réussit à le convaincre que là c'était trop grave, et que si ça se savait, il serait privé d'Internet à tout jamais. Pour ma part, je leur fis la promesse de ne plus jouer avec les forces du mal, au moins jusqu'à ma majorité.

L'enfer, c'est les autres

J'ai quelques personnes qui partagent mon désespoir, avec qui manger mon hamburger du midi n'est pas un supplice sans nom, à côté de qui on peut s'asseoir sans rien dire, juste en contemplant l'univers qui s'écroule sous nos yeux de vestales orphelines. Et puis, il y a Jayce. Avec lui, je me sens le courage de surmonter la douleur de vivre. Nous tournoyons ensemble dans l'océan du vide, cœurs en sursis goûtant les délices interdits d'une lente descente aux enfers. En plus, les bruns, ça me fait craquer, je le trouve trop mignon avec sa peau pâle, on dirait un petit enfant qui a peur de la nuit et aurait besoin d'être protégé. Il a une voiture et un boulot. Il a

commencé comme mascotte au parc d'attractions du coin, et maintenant il y vend des sodas. Il m'emmène parfois le soir quand papa ne m'a pas punie pour observer les oiseaux charognards se poser dans la zone industrielle de South Field. Nos univers ne sont pas les mêmes et pourtant se complètent. Là où je vois l'inexorable décrépitude de la vie courant à son terme, lui acquiesce et ouvre une fenêtre sur l'idée de profiter de la fugacité de l'existence.

De mon côté, je ne sais pas vraiment ce que je veux faire de mon avenir, si tant est que j'en aie un. On dit que l'école est le terreau où germent les graines de demain, et si c'est le cas je suis du chiendent. Le lycée, c'est bien pour les boutons de rose comme Mary-Beth. Bien que nous soyons des personnes radicalement opposées, nous arrivons à mettre nos différends de côté à la maison, car nous savons toutes deux que cela deviendrait invivable dans le voisinage. En revanche, l'école a cette capacité à exacerber ces différences, certainement par sa pression sociale. Tout cela ne sert de toute façon qu'à nous préparer à l'arène que sera notre avenir, où pour survivre, nous n'aurons d'autre choix que de dévorer notre prochain.

Récemment, on s'est pas mal pris la tête avec Mary-Beth. Je pense qu'elle n'a pas digéré la culpabilité d'Halloween dernier. On a commencé à s'envoyer des piques en public, de plus en plus acerbes. L'autre ne pouvait que surenchérir, sans quoi elle aurait perdu la face vis-à-vis de son clan social. Nous en sommes ensuite arrivées aux coups bas, au graffitis puis à la mousse dans le casier (j'ai demandé un coup de main à Jason pour ça). Lorsqu'elle a usé de sa position de rédactrice en chef du journal du lycée pour faire courir de fausses accusations sur les gothiques de l'établissement, ce qui faisait que tous les élèves nous regardaient mal, mais genre plus que d'habitude, j'ai franchi un cap et j'ai répondu avec la loi du Talion ! J'avais remarqué que Mary-Beth passait pas mal de temps avec Mr. Kalvill, le jeune, et bien foutu, professeur de littérature. J'ai alors fait courir le bruit qu'elle couchait avec lui.

Je me suis vite rendue compte de l'erreur que j'avais commise. J'étais loin d'être la seule qui avait remarqué son petit manège avec son professeur, et j'avais mis le feu à une poudre qui ne demandait qu'à s'enflammer. Très vite la rumeur s'emballa, au point où Mr. Kalvill fut renvoyé sur un prétexte fallacieux, faute de preuves concrètes, avant que cette histoire ne puisse atteindre les oreilles des parents d'élèves. Tout ceci était de ma faute, et aujourd'hui encore je m'en veux énormément. Je n'ai rien dit à Mary-Beth de tout ça, mais elle a vraiment accusé le coup suite à cette histoire. Je l'ai vu en pleurs suite au départ de Mr Kalvill, j'ai même peur d'avoir brisé quelque chose d'important. Depuis lors, je fais en sorte de mieux me comporter avec elle, et visiblement de son côté elle s'est calmée sur les attaques au lycée, comme si nous avions tacitement enterré la hache de guerre.

Papa a décidé d'être pasteur. D'après lui, il se sent l'âme d'être le berger des brebis égarées, celui qui adressera au Très Haut les louanges des humbles pécheurs que nous sommes. Il en a parlé au cours d'un dîner avec les voisins, les Spencer, juste pour contrarier monsieur Spencer qui lui aussi voulait être pasteur. J'ai aucune envie que ça arrive. Peut-être que s'il est pasteur, je ne pourrai plus me faire vomir le dimanche pour ne pas aller à l'église, et qu'il me forcera à mettre une robe à fleurs et aller moi aussi chanter la gloire de Dieu. Finies aussi les virées avec un garçon, les piercings en cachette, les disques de métal. S'il est pasteur, sa folie évangélique pourra se déchaîner pleinement, il essaiera de montrer à tout le monde qu'il a une

famille heureuse et saine, saine comme la brebis menée à l'abattoir industriel, à qui on injecte un tranquillisant avant de la suspendre à un crochet de boucher pour qu'une machine lui coupe la tête, ainsi qu'à la brebis suivante, puis encore celle d'après, et ce à raison d'une brebis toutes les sept secondes. Pour l'instant, c'est lui le plus fort, et si je veux préserver le peu de liberté qu'il me reste, je dois garder ma rancoeur en moi, même si elle se décompose en une bile noire et âcre qui me consume plus sûrement que le feu. Mais si l'occasion vient de contrarier ses projets, je le ferai. Qu'est-ce que je vais dire, à mes copines, ensuite ? Que mon père est pasteur ? La honte !

Mes relations avec ma famille

Nathaniel (père) : C'est mon père, je suis sa fille. Il est vendeur de voitures, je veux devenir poétesse, médecin légiste ou âme en peine. Il est protestant, je suis sataniste. Il veut que tout le monde pense comme lui, je ne jure que par la liberté. Tout nous oppose, et les relations entre nous sont généralement tendues mais là où un autre pourrait s'énerver, il reste calme avec moi. Au fond, il n'est pas méchant et il m'aime probablement, mais à sa façon. De façon tacite, nous avons entre nous la règle des trois fois, c'est-à-dire que naturellement, je vais contester son autorité quand il me demande quelque chose. La seconde fois où il le demande, si je refuse c'est que j'ai vraiment pas envie, et le plus souvent il me laisse tranquille. Mais s'il demande une troisième fois, alors c'est que c'est vraiment important, et c'est moi qui lâche l'affaire, ce qui ne m'empêche pas de râler. Je crois que c'est ce qu'on peut attendre de mieux comme complicité entre nous deux

Grace (mère) : La matriarche de la maison fait beaucoup plus figure d'autorité que mon paternel. Je suis beaucoup plus en opposition avec elle et il n'est pas rare que le ton monte. Elle a compris que nous étions dans une impasse et a commencé à lâcher l'affaire car elle a enfin compris que ça se passait mieux avec papa. En tout cas, elle est exactement le genre de femme que je ne souhaite jamais devenir avec tous ces faux airs et son hypocrisie. Elle a pourtant des bons côtés, comme quand elle nous emmène par surprise au parc d'attractions ou faire un pique-nique à la sortie de l'école.

Zacharie (grand frère) : L'éducation qu'il a reçue l'a bien marqué, il est du genre à s'habiller en costume tous les jours et à distribuer des prospectus sur Jésus aux autres étudiants. Je devrais le détester comme maman, et pourtant, il y a des différences : lui n'impose rien, ne me fait jamais la morale, s'intéresse à moi. Quel dommage qu'on soit si différents, il aurait pu faire un grand frère cool. J'ai simplement du mal à croire qu'il puisse être aussi coincé et à la fois si coulant.

Eliott (petit frère) : Le petit handicapé de la famille, trop couvé par nos parents. Certes, il est pas le couteau le plus affûté du tiroir, mais je pense que le surplus d'attention qu'il a subi ne l'a jamais aidé dans son développement. Au final je ne vais pas m'en plaindre car en vrai ça me donne un peu plus d'air. Zacharie et moi on doit s'en occuper de temps à autres, mais c'est pas la mort et je suis certain qu'il que c'est bien pour lui car on est moins attentionné, enfin surtout moi, ce qui lui laisse plus de liberté. Je lui parle souvent de ce que je ressens. Je pense pas qu'il percute tout, mais ça fait du bien d'avoir quelqu'un à qui se confier .

Mes relations avec la famille voisine (Spencer)

Christian (père) : C'est un gros connard, du plus pur jus que l'Amérique ait pu engendrer. Tout chez lui m'exècre. Je pensais que ma mère était quelqu'un de détestable mais lui est bien pire, et en plus cumule avec tous les défauts du patriarcat.

Abigail (mère) : Le prototype de la femme au foyer que je ne serais jamais : elle fait le ménage, la cuisine, éduque les gosses, et n'existe pas en-dehors de sa maison. Contrairement à son époux, je ne la déteste pas. En vrai, elle me fait plus de la peine qu'autre chose.

Sarah : C'est typiquement le genre de personne qui a été formatée par son daron pour lui ressembler mais heureusement il a pas complètement réussi. Elle n'était pas trop chiant quand elle était plus jeune avant qu'elle n'entre dans l'armée. Après on l'a pas trop vue. Ce que j'aime bien chez elle c'est que ce n'est pas le genre de fille à se faire marcher sur les pieds par un homme.

Mary-Beth : Cette pom-pom girl est tellement le stéréotype de ce que je méprise. On s'est bien embrouillées toutes les deux dernièrement, et on a multiplié les coups bas. Je ne dis pas qu'elle ne le méritait pas, mais je dois avouer que je commence à culpabiliser du dernier.

Jason : Un pote à peu près correct, ce qui sur mon échelle est déjà un exploit. Il est turbulent et est toujours collé à cause de ses conneries, et en vrai ça me fait marrer. Ça ne doit pas être évident pour lui d'être un adolescent rebelle dans une famille aussi stricte que les Spencer. J'ai l'impression que ces derniers temps, il commence à envisager qu'il y ait quelque chose entre nous. C'est pas qu'il me déplait, mais Jayce est tellement plus mature que lui, et en plus il fume, c'est tellement classe!

Loisirs : lire de la fantasy ou des romans de vampire, musique métal, cinéma, écrire de la poésie, passer du temps (en cachette) avec Jayce, ton petit copain actuel.

Axe de jeu :

- Que ton père échoue à devenir pasteur
- Réussir à obtenir plus de liberté
- Faire comprendre à chacun que la société est construite sur l'hypocrisie
- Trouver des gens qui t'apprécient telle que tu es